

VIVRE L'AVENTURE!

ROBERT SHECKLEY

Galaxie (1ère série) n° 50 – janvier 1958

(Morning after - Galaxy, novembre 1957)

L'homme se lasse de tout, même d'une existence trop facile : il finit par préférer la vie plus dangereuse, mais aussi plus exaltante, -des pionniers s'aventurant sur les planètes lointaines...

Sentant qu'il reprenait conscience, Piersen chercha à différer le moment de l'inévitable réveil en fermant davantage les paupières. Il avait la douloureuse impression que des aiguilles lui piquaient les yeux et que son sang battait tumultueusement à la base du crâne, comme s'il avait été propulsé par un cœur géant. Ses articulations le brûlaient. Des nausées lui soulevaient le cœur. Penser qu'il souffrait d'une « gueule de bois carabinée ne lui fut d'aucun soulagement. La «- gueule de bois », Piersen connaissait ça ! Il en avait expérimenté toutes les formes. Il savait différencier celle causée par l'alcool de celle provoquée par la *miniscaret te* ou de celle due à l'agitation qu'entraînait l'abus du *skilti*. Pour la première fois de sa vie, ce qu'il ressentait tenait des trois à la fois. C'est dire dans quel état il se trouvait...

Qu'avait-il donc bu la nuit dernière ? Et où ? Piersen essaya de se souvenir, mais la nuit précédente — comme beaucoup d'autres nuits — n'avait laissé aucune trace en son esprit. Il aurait voulu la reconstituer, comme il y parvenait parfois, fragment après fragment. Rien à faire !

« Tant pis! décida-t-il. Le moment est venu de se conduire en homme! »

Il ouvrit donc les yeux, voulut quitter son lit et chercher dans l'armoire à pharmacie ce qu'il fallait pour se remettre d'aplomb. Mais, en ouvrant les yeux, Piersen se rendit compte qu'il n'était pas dans son lit : il était étendu dans une herbe haute, un étincelant ciel blanc au-dessus de sa tête. Une odeur de végétation pourrissante emplissait ses narines. Aucun doute : il s'était *réellement* « cuité », la nuit précédente, au point de ne pouvoir rentrer chez lui ! Il avait dû perdre conscience dans Central Park...

Maintenant, il lui fallait s'efforcer de regagner son domicile.

Non sans peine, il réussit à se lever. Autour de lui, aussi loin que portât son regard, ce n'étaient qu'arbres gigantesques, aux troncs orangés, entrelacés de lianes rouges et vertes ; certaines aussi grosses que le corps d'un homme. Presque jusqu'au pied de ces arbres s'étendait — exubérante et touffue — une jungle d'arbustes, de fougères, d'orchidées, d'herbes inconnues, inquiétantes de formes et de couleurs. De cette jungle provenaient les cris aigus de petits animaux et, plus lointain, le rugissement de quelque grosse bête.

« Ce n'est pas Central Park ! Je me demande même si c'est bien la Terre... », se dit Piersen, surpris, et en même temps heureux de se sentir si calme.

De nouveau, en s'efforçant d'accommoder sa vue à l'éclat éblouissant du ciel, il regarda longuement autour de lui. Puis, s'étant rassis dans l'herbe, la tête dans les mains, il se mit à réfléchir à la situation.

Il s'appelait Walter Hill Piersen, avait trente-deux ans et habitait New York. Electeur conscient de ses droits, il ne travaillait pas et jouissait d'une modeste aisance. Tout ceci était patent. Mais, la nuit dernière, qu'avait-il fait ? Il était parti de chez lui à 19 heures avec l'intention de passer une bonne soirée.

A en juger par les résultats, ce dut être une bonne soirée... Mais comment s'était-elle déroulée ? Le *black-out* était total dans son esprit sur ce qu'il avait fait pendant tout ce temps-là. Au lieu de rentrer chez lui ou, à la rigueur, de traîner dans Central Park, il se réveillait, maintenant, dans une épaisse jungle ! Qui plus est : il lui semblait que cette jungle ne se trouvait pas sur la Terre...

Piersen regarda de nouveau les grands arbres oranges, les grosses lianes vertes et rouges et le ciel éclaboussant le tout de flots de lumière crue. Puis, croyant avoir découvert la réalité, il cacha instinctivement sa tête dans ses bras et s'évanouit.

Quand Piersen reprit connaissance pour la seconde fois, il ne lui restait de sa « gueule bois », qu'un léger goût d'amertume dans la bouche et une grande lassitude générale. Un souvenir désagréable aussi : celui d'hallucinations où il s'était vu dans une jungle inconnue, composée d'immenses arbres orange et d'énormes lianes pourpres et vertes. Un rêve idiot; quoi !

Piersen s'assit sur son séant et regarda autour de lui. Le spectacle le fit béer de surprise, car c'était exactement celui qu'il avait mis sur le compte d'hallucinations : la même jungle, les mêmes arbres, les mêmes lianes ! Des jacassements, des glissements furtifs venus du sous-bois proche indiquaient, au surplus, que cette jungle était peuplée d'une foule d'animaux invisibles.

«Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Piersen, Que suis-je venu faire ici ? » Frissonnant, il se leva et s'appuya au tronc d'un arbre. Ainsi, tout en surveillant les alentours, il pouvait réfléchir à son étrange situation. La nuit précédente, il avait dû lui arriver quelque chose d'anormal. Mais quoi ? Des souvenirs lui revenaient par bribes à la mémoire. Il était sorti de chez lui vers 19 heures et était allé...

Piersen se retourna et attendit, le cœur battant, tous ses sens aux aguets. Quelque chose se mouvait lentement dans les broussailles, et cette chose se rapprochait.

Au froissement des branches se mêlèrent bientôt des reniflements, des grognements, puis les arbustes s'écartèrent, livrant passage à une créature comme jamais Piersen n'en avait vu, ni même imaginé dans ses songes les plus affreux. C'était une bête longue d'à peu près dix pieds, à la peau d'un noir bleuté et dont les lignes fuselées rappelaient celles d'un requin. Elle se mouvait sur quatre paires de pattes, courtes et puissantes. On ne lui voyait ni yeux, ni oreilles, mais seulement de longues antennes vibratiles posées très en avant sur son front incliné.

Affolé, l'homme vit la créature s'avancer vers lui, mâchoires ouvertes, découvrant de longues rangées de dents jaunes et pointues. Devançant

l'attaque, il contourna l'arbre et s'enfuit à toutes jambes dans la jungle, sans chercher à savoir si celle-ci ne lui réservait pas d'autres dangers. Il avait assez à faire, pour le moment, à se dépêtrer des branches qui lui fouettaient le visage, des lianes qui s'accrochaient à lui.

Au bout de quelques minutes, hors d'haleine, épuisé, Piersen fut contraint de s'arrêter. Tout en reprenant son souffle, il prêta l'oreille : rien ! Il se 'réjouissait déjà lorsque, dans le lointain, il distingua les grognements caractéristiques de la monstrueuse créature. Ces grognements se rapprochant, il lui fallut se rendre à l'évidence : la bête était sur sa trace...

Piersen repartit donc, sans courir, cette fois, la marche suffisant à lui conserver son avance. Tant qu'il pourrait marcher, il n'aurait rien à redouter. Mais après ?... Un instant, il avait envisagé de chercher refuge dans un arbre. Il y avait renoncé, craignant d'y rester assiégé jusqu'à ce que ses forces le trahissent ou bien d'y être rejoint par la bête. Car on ne sait jamais ce dont sont capables les créatures inconnues que l'on affronte pour la première fois.

Mais au diable ces pensées moroses ! Piersen les chassa pour revenir aux questions qu'il se posait depuis son réveil : « Que fais-je là ? Que m'est-il arrivé la nuit dernière ? »

Tout en marchant, il cherchait à se souvenir. Il avait quitté son appartement à 7 heures pour une simple promenade. Ce soir-là, à la demande générale, les climatologues new yorkais avaient provoqué un temps légèrement brumeux qui avait rafraîchi l'atmosphère et rendait la marche agréable. Piersen en avait profité pour flâner dans la Cinquième Avenue, s'attardant devant les vitrines et notant les jours de distribution gratuite dans les principales boutiques. Il avait ainsi appris qu'il pourrait s'approvisionner « à l'œil » chez Baimler, le vendredi suivant. Naturellement, il lui faudrait, auparavant, se procurer une carte spéciale, ce qui ne lui éviterait pas de faire la queue dans la foule des privilégiés. Mais, de toute façon, cela valait mieux que de payer, bien entendu.

Sa promenade lui ayant ouvert l'appétit, Piersen décida d'aller dîner. Un peu à regret, il renonça aux bons restaurants qui foisonnaient dans les parages. L'état de ses finances ne lui permettait pas de s'y aventurer. Il dut donc se résigner à aller chez Coutray, dans la 54^e Rue, où on le servirait gratis. A l'entrée, il exhiba sa carte d'électeur et son laissez-passer, et fut aussitôt poliment prié de s'installer à l'une des rares places libres du restaurant. Il commanda un simple filet mignon, accompagné d'un vin rouge léger, seule boisson un peu alcoolisée permise dans l'établissement.

En même temps que son repas, le garçon lui apporta le journal du soir. Dédaignant les informations, Piersen chercha, parmi les nombreuses distractions gratuites proposées aux New Yorkais, quelque chose qui fut de son goût. Rien que du déjà connu...

Comme il allait se lever de table, le directeur du restaurant vint lui demander s'il était satisfait. Piersen fit la moue, puis répondit :

« Le service était lent. Le filet, quoique mangeable, n'était pas de toute première qualité. Quant au vin, hum !... Passable ! »

« Excusez-nous; monsieur !..., murmura le directeur, un peu gêné, en relevant sur un carnet les remarques de son « client ». Nous avons été bousculés, aujourd'hui ; nous avons dû improviser. La prochaine fois que vous honorerez notre établissement de votre visite, je veillerai moi-même à ce que vous soyez satisfait ».

Ayant marqué un léger temps d'arrêt, il ajouta

« Je me permets de vous rappeler, monsieur, que ce dîner vous était gracieusement offert par l'honorable Blake Coutray, commissaire à l'Eau de la ville de New York. M. Coutray se représente aux élections du 22 novembre. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir voter pour lui, monsieur ».

« Je verrai ! répliqua sèchement Piersen, en se dirigeant vers la sortie »

Dans la rue, l'envie de fumer le prit. Il s'approcha d'un distributeur automatique. Il lui suffit d'appuyer sur un bouton pour obtenir un paquet de cigarettes, cadeau — la machine l'indiquait — d'Elmer Baine, vague politicien de Brooklyn ; cadeau intéressé, évidemment, mais il en faudrait davantage pour que Piersen se décidât à voter pour un « type » dont il ignorait à peu près tout !

Piersen s'engagea d'un pas nonchalant dans la Cinquième Avenue, scintillante de tous ses feux. Le dîner, les cigarettes, tout cela l'amena à penser aux élections, à Braine -- une seconde seulement — et plus longuement à Blake Coutray, pour qui il avait déjà voté. Comme tout citoyen conscient de ses droits et qui connaît la puissance de son bulletin de vote, Piersen n'accordait son suffrage à un candidat qu'après mûre réflexion. Au préalable, il pesait ses qualités, supputait ses 'moyens, estimait les résultats obtenus.

Un élément militait en faveur de Blake Coutray : tout au long de son mandat, il avait tenu table ouverte dans son restaurant. Mais qu'avait-il fait d'autre ? Rien !... La création d'un centre de distractions gratuites, l'organisation de concerts de jazz ? Deux promesses, parmi bien d'autres, qu'il avait oublié de tenir... Que les fonds publics fussent très bas n'était pas une excuse ! Dans ces conditions, voter pour un homme nouveau paraissait tentant. Mais .ce nouveau ferait-il davantage que Coutray ?... Et s'il faisait moins ?... Le problème valait qu'on y réfléchit sérieusement.

Piersen se dit qu'il avait le temps d'y penser d'ici le jour du scrutin. D'ailleurs le moment était mal choisi pour cela. A son point de vue, les nuits sont faites pour le plaisir, le rire, l'ivresse, et rien d'autre !

Cette constatation amena le flâneur à se demander : « Que vais-je faire, ce soir ? » Problème aussi embarrassant que de décider de son vote. Il connaissait, en effet, la plupart des spectacles gratuits ; en tout cas, tous ceux qui valaient d'être vus. Les réunions sportives ne l'intéressaient pas. Les filles, non plus : il n'avait jamais été très porté sur « la chose »... Restait, la boisson, son meilleur, son plus agréable, son plus sûr moyen de tuer le temps et d'échapper au cafard.

« C'est cela, décida Piersen, je vais boire !... »

Il hésitait entre l'alcool, la *minis-curette* et le *skliti*, lorsque, derrière lui, une voix le héla :

« Walt ! »

Piersen se retourna et vit alors Billie Benz, qui était à moitié « noir »...

« Alors, mon vieux, dit Benz de sa voix éraillée, qu'est-ce que tu fais; cette nuit ?

« Euh!... Pas grand-chose. Pourquoi ? »

« Je connais une nouvelle boîte qui vient juste d'ouvrir ; un truc sensationnel. J't'emmène ?... »

Piersen fit la grimace. Il n'aimait pas ce gros garçon rougeaud, le type même du fainéant. Le fait qu'il ne se livrât à aucun travail laissait Piersen indifférent, car beaucoup de gens, et lui le premier, ne faisaient rien. (A quoi bon travailler quand il suffit de voter pour assurer sa subsistance ?...) Mais Benz était à ce point paresseux qu'il ne se déplaçait même pas pour voter. Piersen trouvait qu'il exagérait, voter étant un devoir et le gagne-pain de chaque citoyen... Souvent, Piersen s'était demandé de quoi pouvait vivre (et bien, à en juger par sa mine) ce Benz qui ne se donnait la peine ni de voter, ni même de travailler. Comment, aussi, il s'y prenait pour être toujours au courant avant les autres des nouveautés offertes pour distraire les gens. A croire qu'il était doué d'un don de seconde vue...

Après avoir hésité un moment, Piersen demanda :

« Est-ce gratuit ?

« Tu parles !

« Elle est comment, cette boîte ?

« Viens ! Je t'expliquerai... »

Piersen s'arrêta, essuya son visage inondé de sueur et tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint de la jungle, sur laquelle pesait, maintenant, un lourd et oppressant silence. La bête qui l'avait si longtemps pourchassé avait-elle renoncé à le poursuivre ?... Caché quelque part derrière le ciel blanc, le soleil tapait dur. Piersen retira sa veste et déboutonna sa chemise jusqu'à la taille. Il se sentait fondre littéralement. Sa gorge, desséchée, le brûlait. Boire !... Mais où trouver de l'eau ?

Le malheureux savait sa situation périlleuse pour bien des raisons. Cependant, il se refusait à désespérer. Il s'efforçait même de ne plus penser au danger. Il voulait, d'abord, savoir pourquoi il était là. Cela lui permettrait, peut-être, de trouver les moyens de regagner la Terre.

Pour se protéger du soleil, Pier-sen se réfugia à l'ombre d'un arbre. Adossé au tronc, il ferma les yeux pour mieux concentrer son esprit et chercha à se souvenir.

Dans quelle boîte était-il allé avec Benz ? Ils avaient tout d'abord marché jusqu'à la 62^e rue, puis...

Un froissement dans les broussailles... Piersen, inquiet, rouvrit *les* yeux. L'énorme créature à la peau d'un noir bleuté avançait, en silence, cette fois, rampant presque, ses longues antennes frémissantes braquées dans sa direction. A peine l'infortuné Terrien l'eut-il aperçue, que la bête se ramassa sur elle-même et, dans une brusque détente, bondit sur lui, gueule béante. D'un instinctif saut de côté, Pier-sen évita la charge. Les effroyables

mâchoires qui s'apprêtaient à le happer claquèrent à quelques pouces de son corps.

Sauvé ?... Pas encore !

Avec une prestesse étonnante pour sa masse, la bête se retourna sur elle-même .et se lança de nouveau à l'assaut, à l'instant même où Piersen, dans sa précipitation à fuir, trébuchait contre une souche et s'étalait de tout son long. Avant qu'il ait eu le temps de se relever, la bête était sur lui !

Une seconde fois, il réussit à échapper à l'étreinte des effroyables mâchoires et, désespérément, s'accrocha de ses deux bras noués autour du cou musculeux du monstre. Il savait que, même en serrant de toutes ses forces, il n'avait aucune chance de triompher de son redoutable adversaire. Mais, du moins, tant qu'il le tiendrait de la sorte, celui-ci ne pourrait pas le broyer dans sa gueule.

Soufflant, renflant, le monstre tournait sur lui-même, grattant le sol de ses griffes et secouant rageusement la tête. Ballotté à chaque secousse, Piersen sentait ses forces faiblir. Sur une dernière secousse plus violente que les précédentes, il lâcha prise, roula au sol et, frémissant d'horreur, vit s'approcher de son visage la gueule béante du monstre, d'où dardait une longue langue tachée de noir.

La bête commit-elle l'imprudence de vouloir savourer sans hâte sa victoire? En tout cas, le malheureux Piersen réussit à lui échapper, une fois encore, d'un sursaut désespéré. Puis, se redressant d'un bond, il se réfugia derrière un tronc d'arbre et, saisissant une grosse liane, il parvint à grimper jusqu'aux premières branches. Cette sécurité relative ne lui suffit pas: la peur lui donnait des ailes ! S'accrochant tantôt aux aspérités du tronc, tantôt aux branches, tantôt aux lianes qui s'y mêlaient, il montait, montait toujours...

Piersen ne s'arrêta que lorsqu'il fut à cinquante pieds du sol, c'est lorsqu'il fut à bout de souffle, et qu'il s'estima hors de danger. Mais il lui suffit d'un regard pour comprendre qu'il n'en était rien : la bête grimpait à l'arbre, elle aussi, avec plus d'aisance et de sûreté que Piersen.

Sa retraite coupée vers le bas, celui-ci n'avait d'autre ressource que de poursuivre son ascension. Il la reprit donc. Mais, une fois parvenu à la cime de l'arbre, qui se balançait dangereusement sous son poids, à plus de cent pieds **du sol**, il se demanda : « Maintenant, que faire, si... ? »

Le danger se faisait pressant, le monstre ayant gagné l'homme (le vitesse et n'étant plus qu'à deux ou trois mètres de lui. Il ne restait à Piersen qu'une ultime ressource. Des deux mains, il s'accrocha solidement à la dernière grosse branche et libéra ses jambes qui enserraient, jusqu'alors, le tronc. Lorsque la bête arriva à sa hauteur, il s'arc-bouta sur lui-même, puis, d'une brusque détente de tout son être, la frappa **des** deux pieds en plein corps. Déséquilibré, l'animal gronda de fureur et chercha à se raccrocher de ses griffes mais l'homme ne lui en laissa pas le temps. De nouveau, il frappa de toutes ses forces. Cette fois, le monstre tomba, dans un

grand fracas de branches brisées. Au sol, il eut quelques soubresauts, puis il s'immobilisa.

« Je l'ai eu ! » pensa Piersen.

Cependant, pour rien au monde, il ne serait descendu vérifier si la monstrueuse créature était bien morte. Il était trop las ; sa résistance physique était à bout. Avant de faire quoi que ce fût, il lui fallait se reposer.

Abandonnant la cîme où il ne se sentait pas en sécurité, tant elle se balançait dangereusement, il redescendit jusqu'à une grosse branche fourchue, sur laquelle il s'installa tant bien que mal. Après quoi, le dos calé contre le tronc, les membres détendus, il ferma les yeux et se remit à penser aux événements de la nuit précédente :

Benz et lui avaient marché, dans la 62^e rue, jusqu'à un haut *building* de pierre sombre. Là, devant une étroite porte, son compagnon lui avait montré une enseigne discrètement éclairée : *Ici, l'on rêve...*, en disant :

« Voilà, vieux, la boîte en question ! Elle vient d'être créée par Thomas Moriarty, nouveau candidat au poste de maire. Un « type » dont personne n'a encore entendu parler...

« Bien ! fit Piersen.

Peu lui importait que la « boîte » fût à Pierre ou à Paul. L'essentiel était qu'elle fût originale et qu'on y allât avant que la foule s'y ruât, car tout le monde, dans la ville, était en quête de plaisirs inédits. Ici, quelques explications sont nécessaires. Bien des années auparavant (cela remontait à peu près à un siècle), le Comité d'Eugénisme des Etats-Unis du Monde avait réussi à stabiliser la population du globe à de raisonnables proportions. La surpopulation avait disparu. Jamais, du moins aux temps modernes, il n'y avait eu aussi peu de monde sur la Terre ; jamais non plus les hommes n'avaient été aussi choyés. Les cultures sous-mari-rus et hydroponiques, l'utilisation de toutes les terres rendues cultivables produisaient en abondance tout ce qui était nécessaire aux humains pour se nourrir et se vêtir. En fait, il y avait trop de tout ! Le logement lui-même ne posait plus de problèmes, avec les méthodes d'érection automatique des immeubles, et des matériaux en quantités bien supérieures aux besoins. Aussi, beaucoup de choses, considérées jadis comme un luxe permis seulement à quelques-uns, étaient-elles, maintenant, d'usage courant. Naturellement, les chercheurs, les producteurs et ceux qui conduisaient les machines étaient généreusement récompensés par les pouvoirs publics. Cependant, la plupart des gens ne prenaient même pas la peine de travailler. A quoi bon ! puisqu'il suffisait du travail de quelques-uns ?

Pourtant, comme dans toute société, certains hommes — peu nombreux, à vrai dire — désiraient se hisser au-dessus (les autres, s'octroyer position en vue et puissance. Un seul moyen s'offrait à eux pour y parvenir : la politique, qui n'était pas sans lourdes servitudes. Afin de s'assurer les suffrages des électeurs, les politiciens devaient nourrir, vêtir la population des circonscriptions où il se présentaient et lui offrir toutes sortes de distractions gratuites. Dans la plupart

des cas, les fonds publics faisaient les frais. Tous ces politiciens ne s'accordaient que sur un point : l'inconstance et l'ingratitude des électeurs.

L'époque, parfaitement stable dans tous les domaines, sans incertitude d'aucune sorte, tenait presque du rêve. Les pauvres avaient disparu. Le monde ignorait la guerre. Chacun avait l'assurance d'une longue vie facile. Le suicide était l'objet de la réprobation générale ; attenter à ses jours eût été considéré comme un crime contre la société tutélaire.

Le portier jeta un coup d'oeil sur la carte de Benz et s'effaça pour laisser entrer les deux visiteurs. Ceux-ci s'engagèrent dans un couloir qui les conduisit à un vaste salon aux tapis moelleux, confortablement meublé d'une grande table centrale et d'épais divans disposés le long des murs. Etendus côte à côte sur quatre de ces divans, trois hommes et une femme fumaient de longues cigarettes au papier vert pâle. Dans l'air flottait une agréable odeur légèrement opiacée.

Un serviteur s'inclina devant les nouveaux venus et les conduisit à deux divans voisins l'un de l'autre.

« Mettez-vous à votre aise, messieurs ! leur dit-il. Prenez chacun une de ces cigarettes, et ne pensez plus à vos soucis. Quand votre cigarette sera terminée, vous pourrez en fumer une autre ».

Ce disant, il leur tendait une boîte pleine de cigarettes semblables à celles fumées par le quatuor. Piersen en prit une, l'examina, la flaira et demanda :

« Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai pas encore vu de cigarettes semblables...

« Un mélange de tabac turc et de tabac de Virginie, additionné de *narcola*, extrait d'une plante qui pousse dans la zone équatoriale de Vénus, expliqua le serviteur.

« Vénus ? s'étonna Benz, qui venait à son tour de se servir. Je ne savais pas qu'on avait atteint Vénus

« Vraiment ? Il y a déjà quatre ans que l'expédition Yale s'y est posée. Elle y a établi une base.

« Il me semble que j'ai lu quelque chose à ce sujet, dit Piersen. Si mes souvenirs sont exacts, Vénus est couverte de jungle à l'état vierge.

« Exactement.

« Une jungle vierge, c'est difficile à imaginer pour nous qui vivons sur un monde où la nature elle-même est policée, remarqua Piersen.

Il médita ensuite quelques instants, avant de demander :

« Mais, dites-moi, mon ami, cette *nar...*, comment dites-vous exactement ?

« *Narcola*.

« Est-ce qu'on s'habitue à cette drogue ? Je veux dire au point de ne plus pouvoir s'en passer ? On l'aime, bien sûr. Mais une fois qu'on y a goûté, ne souffre-t-on pas d'en être privé ?

« Pas du tout, monsieur ! le rassura le serviteur ! La *immola* a des effets assez semblables à ceux de l'alcool, et qui sont beaucoup plus

agréables. Elle fait éprouver une extraordinaire sensation d'euphorie et de bien-être qui n'est jamais suivie de nausées.

Après une courte pause, il ajouta :

« Je me permets de vous rappeler que cette soirée vous est gracieusement offerte par Thomas Moriarty, candidat au poste de maire. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir voter pour lui, messieurs. Merci !

Piersen ne tarda pas à ressentir les effets de la drogue. La première cigarette provoqua chez lui une détente et un sentiment d'euphorie qui 'lui firent bien augurer de la suite. La seconde accentua ces premiers effets et en ajouta d'autres tout aussi agréables. Le monde semblait, maintenant, un endroit merveilleux, où, pour la première fois de son existence, Piersen tenait une place de premier plan.

Benz lui lança une bourrade dans les côtes en lui demandant :

« Joliment bon, hein ?

« Fameux ! Ce Moriarty doit être un « type » bien. Le monde a besoin de « types » bien

« Oui, il ne nous faudrait que des « types » bien !

« Courageux, audacieux, clair, voyants, reprit Piersen avec emphase. Des hommes comme nous, camarade, qui modèleront..

Il s'interrompit brusquement.

« Qu'est-ce -qu'il y a ? interrogea son compagnon.

Mais il n'obtint aucune réponse. Par un hasard bien connu des intoxiqués, la drogue venait, subitement, de produire un effet contraire à celui attendu : transporté au ciel l'instant d'avant, Piersen se voyait, maintenant, tel qu'il était, avec cette lucidité qu'ont parfois les ivrognes; c'est-à-dire un peu reluisant personnage... A trente-deux ans, il était encore célibataire et ne travaillait pas. Un parfait inutile, quoi ! Au temps de son adolescence, il avait accepté un « job » facile, pour faire plaisir à ses parents mais le travail l'avait tellement embêté qu'il avait tout abandonné une semaine plus tard, bien décidé à ne jamais recommencer semblable expérience. Deux ou trois fois, l'envie de se marier lui était venue, mais, épouvanté par les responsabilités d'une famille, il n'avait pas dépassé le stade des velléités.. Aussi -n'avait-il jamais fait quoi -que ce lût qui eût la moindre importance pour lui-même ou pour autrui, et il était probable qu'il ne ferait jamais rien. Pourtant...

« Ça va mieux, ami ? interrogea Benz.

« Je voudrais faire de grandes choses I soupira Piersen en tirant sur sa cigarette.

« Quoi donc ?

« Je voudrais courir le monde, connaître l'aventure, vivre • autre chose que ce que je vis, tu comprends ?

« Pourquoi ne le disais-tu pas ? Se peux t'arranger ça tout de suite!

« Sans blague ?

« Puisque je te le dis !

Benz sauta sur ses pieds et, tirant son compagnon par le bras, ordonna :

« Allons, viens !

Hésitant, Piersen résista :

« Qu'est-ce que tu veux faire ?

D'une train ferme, l'autre l'obligea à quitter le divan, tout en expliquant, volubile :

« Tu rêves de l'inconnu, de l'aventure... Tu vas être servi ! Je connais un endroit épatant où tu trouveras tout ça, mon vieux !

« Un instant ! s'exclama Pier-sen avant de se décider à le suivre. Il faut que je te dise quelque chose...

Benz l'interrogea du regard.

« Je voudrais connaître l'aventure, bien sûr ! expliqua Piersen; embarrassé. Mais *je ne voudrais courir aucun danger*. Tu comprends ? Je n'ai, qu'une peau, et j'y tiens...

« Je vois !... Je vois !... D'ailleurs, ce que je te propose correspond exactement à ce que tu souhaites : tu connaîtras les frissons et les joies de l'aventure sans avoir rien à redouter. Pas le moindre risque Qu'est-ce que tu décides ?

« Je te suis.

Bras dessus, bras dessous, les deux hommes quittèrent la « boîte » en titubant un peu. Une légère brise balançait l'arbre, obligeant Piersen à se cramponner à la grosse branche sur laquelle il avait fini par s'étendre pour mieux se reposer. Cette brise lui avait procuré une agréable fraîcheur, au début, Maintenant, elle faisait frissonner son corps en sueur ; si bien que le malheureux ne se sentait plus à son aise. En outre, il avait soif ; si soif que sa gorge desséchée lui semblait remplie de sable brûlant. Pour un verre d'eau, il aurait affronté (du moins, il en avait l'impression) une douzaine de monstres comme celui dont le cadavre gisait au pied de l'arbre.

Tant pis s'il ne savait pas encore comment il était venu ici ! Il lui fallait boire, d'abord ; boire ! Ensuite, il chercherait à élucider le mystère...

Piersen descendit de l'arbre, contourna prudemment sa victime, recroquevillée sur elle-même, et s'enfonça d'un pas décidé dans la jungle silencieuse.

Pendant combien de temps marcha-t-il ainsi ? Il eut été bien incapable de le dire, car toute notion de temps était abolie, sous l'éclatante lumière de cet immuable ciel blanc. Les broussailles déchiraient ses vêtements, griffaient son visage et ses membres. Par moments, d'invisibles oiseaux lui criaient de lugubres avertissements, auxquels il ne prenait pas garde. Les yeux vitreux, les jambes molles, il allait, tel un automate. Parfois, il titubait, tombait, se relevait pour retomber un peu plus loin. Une seule pensée, lancinante, hantait son cerveau : boire.

Enfin, le malheureux s'arrêta, extasié, devant un mince filet noirâtre de liquide boueux. Sans se préoccuper des myriades de bactéries que contenait probablement cette « eau », il s'aplatit au sol et but avidement, à longs traits.

Sa soif apaisée, Piersen examina l'endroit où il se trouvait : une sorte de petite clairière que la jungle toute proche entourait de véritables murs d'une épaisse végétation d'arbustes aux étranges

feuillages luisants. Au-dessus, le ciel était toujours du même blanc éblouissant, presque insoutenable pour le regard.

Un bruissement léger, venu des plus proches arbustes, fit dresser l'oreille à Piersen, qui pensait déjà : « Cet endroit ne me dit rien qui vaille : je ferai bien de ne pas m'y éterniser ! »

Mais de quel côté aller pour se réfugier auprès des habitants de cette planète, si du moins elle était habitée ? Ses réflexions amenèrent Piersen à se demander de nouveau : « Que suis-je venu faire ici ? »

Il passa une main sur son front brûlant, puis frotta machinalement ses joues rugueuses de barbe naissante, tout en cherchant à se souvenir. La nuit, la fameuse nuit, lui semblait remonter au plus lointain des âges. New York lui apparaissait dans un rêve confus. La réalité, c'était cette jungle inquiétante et hostile, la faim qui lui tirait l'estomac et ce lancinant bourdonnement qui agaçait ses nerfs.

Piersen regarda attentivement autour de lui, cherchant à situer la source de ce bruit. Il ne fut pas plus avancé : le bruit semblait venir de partout. Oui, il fallait fuir cet endroit étrange !

Cherchant du regard le sentier par où il était venu, Piersen fut stupéfait de ne plus le voir.

« Ce sentier existe, pourtant, se dit-il, puisque je l'ai pris pour venir jusque-là... »

Il se frotta les yeux, regarda de nouveau. Pas trace du sentier ! L'infortuné Terrien n'eut pas le temps de réfléchir davantage à ce curieux et inquiétant problème, car une nouvelle menace se précisa, sous la forme d'un arbuste au feuillage vert et luisant qui remuait tout près de lui. Piersen s'en éloigna d'un bond. Il vit l'arbuste s'agiter, ses longues feuilles se recourber, se recroqueviller en bourdonnant. Puis l'arbuste s'immobilisa. Fasciné, l'homme ne le quittait pas du regard. Il devinait que l'arbuste l'observait, bien que, apparemment, il n'eût pas d'yeux ; qu'il se concentrait, décidait quelque chose à son égard...

Ce ne fut pas long : le bourdonnement se fit plus intense ; en même temps, l'arbuste étendit ses branches en direction de Piersen. Certaines descendirent jusqu'au sol, s'y enracinèrent instantanément, et il en sortit de longues vrilles qui s'enracinèrent à leur tour un peu plus loin. Puis, l'arbuste se mit ainsi à avancer, presque à la vitesse d'un homme au pas ! Intrigué d'abord, puis inquiet, Piersen surveillait les feuilles luisantes et crochues qui palpaient l'air, toujours dans sa direction. Ce qu'il voyait lui paraissait incroyable. Pourtant, le doute n'était pas possible : l'arbre « marchait » et le suivait comme une proie que ses feuilles cherchaient à l'atteindre ! Au même moment, par un curieux hasard, l'esprit du Terrestre retrouva le fil de ses souvenirs...

Un building brillamment éclairé dans Madison Avenue. Benz y avait fait entrer Piersen, puis l'avait poussé dans l'ascenseur, qui les avait déposés au vingt-troisième étage. Là, comme s'il avait été chez lui, Benz avait guidé son

compagnon jusqu'à un vaste salon de réception où une discrète affiche apposée sur l'un des murs proposait : *Aventures à gogo*.

« J'ai déjà entendu parler de ça ! remarqua Piersen en tirant une bouffée de sa cigarette. Mais je n'ai jamais cherché à me' « tuyau-' ter » • Ce truc-là doit coûter effroyablement cher...

« Ne t'en fais pas pour le paiement ! le rassura Benz.

Quelques instants plus tard, une blonde secrétaire vint les accueillir et s'enquit de l'objet de leur visite. Après quoi, elle les conduisit au cabinet du docteur Srinagar Jones, le médecin de service.

« ça, un « toubib » ?,.. » pensa Piersen, rendu méfiant par la vue du tout jeune homme imberbe qui s'avançait au-devant d'eux et qui, souriant aimablement, leur demandait :

« Ainsi, ces messieurs désirent goûter l'aventure ?

« Lui, précisa Benz en désignant son compagnon. Moi, je suis son ami, et aussi un ami de la maison. C'est pourquoi je l'ai amené.

« Quelle sorte d'aventure avez- , vous envie de connaître, monsieur? s'enquit Jones.

Piersen hésita, puis, d'une voix qui tremblait un peu :

« Une aventure qui me conduise loin, très loin d'ici. Je rêve d'évasion,..

« Je comprends, monsieur. Je puis vous dire que nous avons exactement ce qui vous convient, et que vous serez très satisfait de nos services. D'ordinaire, nous demandons des honoraires assez élevés, mais vous avez la chance de vous présenter à un bon moment, Cette nuit, tout est gratuit, grâce à 'la générosité du président Main. Nous vous demanderons seulement de vous en souvenir le jour du scrutin, et de lui réserver votre vote. Vous êtes prêt ?

« Un instant, docteur !

« Je vous écoute.

« Il faut que vous sachiez que je ne voudrais pas risquer ma peau. L'aventure que vous vous proposez de me faire vivre est-elle vraiment sans danger ?

« Absolument ! D'ailleurs, à notre époque, les pouvoirs publics, ne toléreraient aucune forme d'aventure dangereuse.

« Voilà qui me rassure ! murmura Piersen.

Jones expliqua alors :

« Nous procédons de la façon suivante : vous allez vous étendre sur un lit, dans la salle des explorateurs. Une fois que vous vous serez bien détendu, bien relaxé, nous vous ferons une piqûre indolore. Celle-ci entraînera une perte de conscience immédiate. Ensuite, grâce à certaines stimulations, en particulier auditives et tactiles, sur le détail desquelles il serait superflu que je m'étende, vous vivrez en esprit l'aventure que vous avez envie de connaître.

« Comme dans un rêve ?

« Bien mieux,! Vous aurez les mêmes émotions, les mêmes sensations, les mêmes réactions que si vous viviez vraiment,, réellement cette aventure.

« Mais qu'arrivera-t-il si je péris ?

« La même chose que si vous rêviez que vous êtes tué. Valls vous réveillerez, et c'est tout.

« Parfait ! Alors, en route pour le rêve !

L'arbuste vert progressait toujours,... Piersen éclata d'un grand rire. Un rêve ! Il ne pouvait évidemment, s'agir que d'un rêve ! Donc, rien à redouter. Cet arbuste menaçant était imaginaire, comme l'avait été la monstrueuse créature à la peau d'un noir bleuté... Ainsi, même si les mâchoires de la bête s'étaient refermées sur sa gorge, Piersen n'aurait pas été tué ! Il se serait simplement réveillé dans le salon d'Aventures à Gogo ! Tout — la bête, sa fuite éperdue, sa soif, l'arbuste — semblait, maintenant, absurde à Piersen. Comment n'avait-il pas compris plus tôt ?

« Très bien ! dit-il à haute voix. Cela suffit ! Vous pouvez me réveiller.

Rien ne s'étant produit, Piersen répéta sa demande. C'est alors seulement qu'il se souvint qu'il ne pouvait pas être réveillé sur simple demande. Le seul moyen de sortir de son rêve était de vivre l'aventure jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait triomphé de tous les obstacles., ou succombé. Pour le moment, il lui fallait donc s'armer de patience... L'arbuste venait d'atteindre les pieds de Piersen, mais celui-ci le regardait sans aucune crainte, maintenant, émerveillé - qu'il lui parût si réel. Il vit l'une des branches s'agripper de ses feuilles crochues au cuir d'une de ses chaussures, et il sourit, heureux d'avoir si facilement maîtrisé sa répulsion et sa peur.

« Comment une personne peut-elle éprouver la sensation de vivre une aventure si elle sait — comme c'est mon cas — que cette aventure est imaginaire ? » se demandait le Terrestre.

La réponse s'imposait d'elle-même : les gens d'Aventures à gogo avaient fait le nécessaire, ce qui prouvait qu'ils étaient de toute première force dans leur métier. Piersen se souvenait des dernières paroles de Sniragar Jones, penché sur lui, une seringue hypodermique à la main :

« Tout ira bien ! Relaxez-vous...

Alors, l'aiguille s'était doucement enfoncée dans son bras ; il avait sombré dans l'inconscience.

Piersen regardait toujours l'arbuste. La branche qui s'était attaquée à sa chaussure avait maintenant atteint la cheville. Une min, ce feuille crochue pénétra dans sa chair sans lui causer la moindre douleur. Tout ce qu'il ressentit fut une sorte de léger chatouillement. Voyant, quelques instants plus tard, la partie de la feuille restée à l'air libre se colorer de rouge sombre, Piersen pensa, un peu amusé :

« Une plante suceuse de sang... »

Pourtant, la tournure prise par l'aventure commençait à l'ennuyer. Cela suffisait ! Il voulait en finir, et immédiatement ; d'autant que d'autres feuilles acérées, remontant le long de sa jambe, s'y enfonçaient comme autant de crocs indolores, tandis que la plante entière tournait du vert au rouge brun. Piersen n'avait plus qu'une idée en tête : retrouver New York, sa vie facile, et aussi sa part de sommeil. Certes, il n'était pas en danger, mais s'il triomphait de la présente menace constituée par

l'arbuste, une autre surgirait, sans doute. Cela pouvait se prolonger des jours, des semaines, peut-être ! Aussi n'y avait-il qu'un moyen de rentrer vite à la maison : se laisser tuer par l'arbuste. L'aventure serait alors finie, et « l'aventurier » se réveillerait. Sentant ses forces faiblir, Pier-sen s'assit, et remarqua que d'autres arbustes progressaient vers lui, probablement attirés par l'odeur du sang. L'homme ne s'en émut pas : plus ils seraient, plus vite l'affaire serait réglée, et plus vite il pourrait rentrer chez lui.

« Il est évident que cela ne peut être réel ! se dit-il. Qui a jamais entendu parler de plantes suceuses de sang ?... »

Très haut dans le ciel chauffé à blanc, un grand oiseau noir aux ailes immenses planait sans bruit, semblant patiemment attendre son heure... Il n'y avait pas une chance sur dix mille pour que cet oiseau existât réellement. Il s'agissait seulement d'un rêve... Certes, un rêve d'un saisissant réalisme, mais un simple rêve tout de même. .

« Oui, bien sûr, un rêve !... Mais si, au lieu d'être un rêve, l'oiseau et les arbustes étaient un oiseau véritable, de véritables arbustes ?... »

Piersen sentait une sorte de torpeur l'envahir. La perle de son sang l'affaiblissait. Il ne pensait plus qu'à une chose :

« Je veux rentrer ! Pour cela, il me faut mourir le plus vite possible, Les chances de mort véritables sont si minces !... »

Il le savait : à notre époque, qui oserait mettre en péril la vie d'un électeur ? Les dirigeants d'Aventures à gogo ne prendraient jamais un tel risque. D'ailleurs, Jones avait été formel... Rasséréné, Piersen s'étendit, ferma les yeux et se prépara calmement à mourir.

Pendant qu'il attendait ainsi, des pensées tumultueuses se bousculaient dans son esprit. De vieux rêves le disputaient à la crainte et à l'espoir. Des souvenirs aussi... Il se remémorait avec regret ce job dont il n'avait pas su tirer parti. Il pensait aussi à ses parents, obstinés et laborieux, refusant toute récompense de la civilisation qu'ils ne l'aient auparavant méritée, gagnée. Pensant encore à ce qu'avait été sa vie jusqu'alors, il découvrit avec surprise un Piersen dont il ne soupçonnait pas même l'existence.

Cet autre Piersen, créature peu compliquée, demandait simplement à vivre, et était bien déterminé à tout pour cela. Il se refusait à mourir — même dans des circonstances purement imaginaires. L'un poussé par l'orgueil, l'autre par son ardent désir de survivre, les deux Piersen s'affrontèrent, cependant que les forces abandonnaient peu à peu leur corps. Leur lutte, brève, se termina à leur mutuelle satisfaction. Vivre ! Il fallait vivre !

Piersen, malgré sa faiblesse, réussit à se relever et chercha à se débarrasser de l'étreinte de l'arbuste suceur de sang. Celui-ci ne voulut pas lâcher prise. Piersen, alors, se baissa, agrippa les branches, et tira d'un effort rageur. Les feuilles lacérèrent ses jambes, tandis que d'autres s'accrochaient à sa main et à son bras.

L'infortuné Piersen profita de ce qu'il avait les jambes libres pour piétiner deux arbustes qui s'étaient approchés de lui et le menaçaient dangereusement. Ensuite, il fonça dans la jungle, entraînant le premier arbuste, resté solidement accroché à son bras.

Il était urgent qu'il s'en débarrassât. Déjà, il avait les deux bras emprisonnés ! Grimaçant de rage et de douleur, Piersen s'approcha d'un arbre, leva les bras aussi haut qu'il put et les rabattit violemment contre le tronc. Des feuilles s'écrasèrent ; d'autres lâchèrent prise. Les yeux emplis de larmes, tant il souffrait, Piersen continua de frapper les branchages contre l'arbre jusqu'à ce qu'il fût complètement libéré.

Aussitôt il se remit en marche... Il voulait s'éloigner au plus vite de cet endroit où il venait de courir un si pressant danger. Mais il avait tardé trop longtemps avant de se défendre. D'abord, le sang perdu l'avait presque mis à bout de forces. Ensuite, le sang qui continuait à ruisseler de multiples plaies constituait, par son odeur, un excitant pour les appétits carnassiers de cette jungle.

Le malheureux ne tarda pas à en avoir la preuve. Il vit une forme noire qui fondait brusquement du ciel, et n'eut que le temps de se jeter au sol pour éviter l'attaque. L'énorme oiseau de tout à l'heure le frôla dans un furieux battement d'ailes, en poussant un strident cri de dépit. Ainsi, Piersen n'avait échappé au danger que pour en affronter presque aussitôt un autre, plus grave, peut-être ! Son premier soin, une fois relevé, fut de chercher à se réfugier dans un épais fourré, où l'oiseau de proie ne pourrait pas le joindre, à cause de ses ailes encombrantes. Mais il n'en eut pas le temps. De nouveau, le grand oiseau noir plongeait sur lui. Ses serres tranchantes s'accrochèrent à ses épaules et l'infortuné Terrestre roula au sol sous le choc. L'oiseau s'installa alors sur sa poitrine, en continuant de battre sauvagement l'air de ses ailes, et, ayant bien assuré sa prise, il chercha à lui crever les yeux. De son bras gauche, Piersen réussit à se protéger le visage et à écarter, pour un instant, la menace de l'horrible bec. Puis, l'oiseau s'appêtant à frapper de nouveau, il le saisit au cou, le rejeta de côté et parvint à se glisser dans le fourré.

Dépité d'avoir perdu sa proie, le grand oiseau reprit sa ronde aérienne au-dessus du refuge de l'homme, en croassant sinistrement.

Piersen s'enfonça dans les buissons épineux, aussi loin qu'il put. Là, du moins, aussi inconfortablement qu'il fût installé, il était bien certain que son agresseur ne pourrait jamais l'atteindre. Hélas ! Il ignorait que la jungle l'avait marqué pour la mort, et que, quoiqu'il fût, il n'y échapperait pas. Il attendait depuis un long moment déjà que le sinistre oiseau se lassât de guetter son insaisissable proie, lorsqu'il entendit un grognement sourd, semblable à celui du monstre auquel il avait déjà eu affaire. Bientôt, il vit avec effroi se faufiler avec aisance entre les buissons une longue créature à la peau d'un noir bleuté, seulement un peu plus petite que celle qui l'avait précédemment attaqué.

Entre les deux morts qui le menaçaient — celle, croassante, venue du ciel, et celle, grognante, qui l'attendait au sol — Piersen n'hésita pas :

il se redressa et fit front à la bête d'un noir bleuté. Il vit les effroyables mâchoires s'ouvrir, puis se refermer en claquant. Figé par la peur, il resta sur place et, dans un dernier éclair de conscience, il vit de nouveau les énormes mâchoires s'ouvrir pour ce qui allait être le coup de grâce.

« C'est peut-être vrai... », pensa l'infortuné, pris d'une soudaine et trop tardive crainte, juste au moment de s'évanouir.

La première chose qui frappa Piersen lorsqu'il reprit connaissance, ce fut l'endroit où il se trouvait. Il était étendu sur un moelleux lit blanc, dans une grande chambre, blanche elle aussi, et éclairée par une lumière douce. Peu à peu, la mémoire lui revint, et il se souvint... de sa mort.

« Quelle aventure ! pensa-t-il. Il faudra que je raconte ça aux copains. Ils seront « soufflés ». Mais, d'abord, un peu d'alcool... Non, beaucoup d'alcool, pour me remettre d'aplomb, et un peu de bon temps pour chasser toutes ces images... »

A ce moment, une jeune fille vêtue de blanc comme une infirmière, et qui veillait auprès de son lit, quitta sa chaise et se pencha sur lui en demandant :

« Comment vous sentez-vous, monsieur Piersen ?

« Très bien ! Où est Jones ?

« Jones ?

« Srinagar Jones, le patron, quoi !

« Vous faites erreur, monsieur. Nous ne connaissons personne ici du nom de Jones. C'est le docteur Baintree qui dirige notre colonie.

« Votre quoi ?... interrogea Piersen.

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre. Un homme en blouse blanche, qui venait d'entrer dans la pièce, l'interpellait :

« C'est très bien, mademoiselle ! Je vous remercie. Vous pouvez disposer.

Elle sortit sans mot dire, tandis que l'homme s'approchait de Piersen et, avec un bon sourire, lui disait :

« Bienvenue sur Vénus, monsieur Piersen ! Je me présente : docteur Baintree, directeur du camp Cinq.

Interloqué, Piersen dévisagea le solide gaillard barbu qui lui parlait. Puis, sans mot dire, il sauta de son lit. Il chancela, et serait tombé si son interlocuteur ne s'était pas précipité pour le retenir. Il était surpris de se sentir si fatigué. Il le fut plus encore lorsqu'il constata que son corps était recouvert de bandages.

« C'était donc vrai ? murmura-t-il.

Baintree le prit par le bras et le conduisit, en le soutenant, jusqu'à la fenêtre. Piersen regarda le sol défriché, puis les clôtures et,

à quelque distance de là, la verte lisière de la jungle que le ciel baignait de lumière crue.

« Une chance sur dix mille ! soupira-t-il. J'ai eu cette chance unique !

Frisonnant rétrospectivement, il ajouta :

« Si je comprends bien, je pouvais y rester...

« Vous en avez été très près, reconnu Baintree en caressant machinalement sa barbe. Mais vous avez tout à l'heure prononcé le mot de chance. Sachez que votre venue ici n'est pas une question de chance ou de hasard.

« Que voulez-vous dire ?

« Monsieur Piersen, laissez-moi vous expliquer. La vie est facile sur la Terre. Tous les problèmes de l'existence y ont été réglés, mal réglés, je le crains, au détriment de la race. La Terre stagne ! Les naissances diminuent de façon constante ; les suicides augmentent. Ce sont là deux dangers, entre autres, qui menacent l'espèce. Pourtant, de nouvelles possibilités s'ouvrent aux hommes dans l'Espace. Malheureusement, elles n'intéressent personne. Or, ces possibilités *doivent* être utilisées pour que la race humaine survive.

« J'ai déjà entendu ce sermon, dit Piersen ; entendu ou lu, je ne sais pas au juste. Peut-être les deux, mais peu importe !

« Cela ne semble pas du tout vous impressionner ?

« Pour la bonne raison que je n'en crois pas un mot.

« C'est pourtant la vérité, que vous le croyiez ou non.

« Vous me paraissez trop attaché à ce « dada » pour que j'en discute avec vous. D'ailleurs, à supposer que ce soit vrai, que puis-je y faire ? Rien !

« Ce n'est pas tout à fait mon avis...

« Vous m'étonnez !

« Vous comprendrez lorsque je vous aurai tout dit. Premier point, d'abord : nous manquons d'hommes à un point inimaginable. Nous avons offert à ceux qui consentiraient à venir s'installer ici toutes sortes d'avantages ; nous avons étudié tous les moyens possibles (le recrutement, tout cela pour des résultats nuls. Personne ne veut quitter la Terre !

« Naturellement, cela se comprend. Et alors ?

« Nous avons donc employé la seule méthode payante quant aux résultats. Aventures à gogo est une affaire que nous avons créée et qui fonctionne pour nous. Les hommes que le goût de l'aventure y pousse et que nous jugeons capables de faire (les colons acceptables sont ensuite transportés ici et déposés dans la jungle. Nous les surveillons discrètement pour savoir coin-ment ils s'y comportent. C'est un test excellent, aussi bien pour l'individu lui-même que pour nous.

« Et que serait-il arrivé si je ne m'étais pas débattu quand les arbustes m'ont attaqué ? demanda Piersen, la voix sarcastique. Vous m'auriez laissé dévorer ?

Baintree haussa les épaules Alors, son interlocuteur éclata :

« Et c'est ainsi, par des moyen: frauduleux, en abusant de ma confiance, que vous m'avez recruté Compliments !... Vous avez

de singulières façons d'agir ! Vous m'avez lancé dans une course d'obstacles où ma vie était en danger à chaque pas et, parce que je me suis défendu comme un lion, vous avez jugé bon *de* me sauver, juste à la dernière minute ! Je suppose que je devrais être flatté que vous ayez agi de la sorte avec moi ? Dois-je aussi conclure, d'après ce que vous appelez un test — drôle de test, entre nous ! -- que je suis un gars costaud, résistant, fait pour la rude vie de plein air ; un gars remplissant toutes les conditions de courage et d'endurance pour devenir un parfait pionnier ?

Baintree continuait de le dévisager sans répondre avec un petit sourire au coin des lèvres.

« Maintenant, reprit Piersen du même ton agressif, je suppose qu'il ne me reste plus qu'il signer mon contrat de pionnier ? Avouez-le, Baintree, c'est ce que vous attendez... Vous me croyez donc « cinglé » à ce point ? Pouvez-vous honnêtement penser que je vais renoncer à ma très agréable existence sur la Terre pour venir risquer ma peau dans la jungle de Vénus ? Pas si bête ! Je vous le dis tout net, Baintree : allez au diable, vous et votre plan salvateur de je ne sais quoi !

« Je comprends parfaitement votre réaction, répondit tranquillement le docteur. Elle ne me surprend pas : je m'y attendais. Je sais ce qu'il y a d'un peu arbitraire dans nos méthodes, mais la situation, comme je vous l'ai expliqué, nous y contraint. Quand vous serez un peu calmé...

« Je suis parfaitement calme ! s'emporta Piersen. Mais, de grâce, gardez vos sermons pour d'autres Moi, je ne veux qu'une chose : rentrer chez moi, dans ce bon vieux New York où tant de plaisirs m'attendent...

« Personne ne vous en empêche. Volis pouvez partir aujourd'hui même. La fusée mensuelle. part ce soir.

« Sans blague ! Je peux...

« Puisque je vous l'affirme.

« Je comprends de moins en moins ! Avouez que vous êtes, pour le moins, curieux... Pendant une heure, vous me cassez les oreilles pour que je reste ici ; je vous réponds non ; alors, sans même insister, vous me dites tranquillement que je peux retourner chez moi. Je ne vois pas, dans de telles conditions, comment une seule des malheureuses victimes que vous faites kidnapper » pourrait rester ici !

« Elles ne restent pas, admit posément Baintree.

« Comment ?

« Exceptionnellement, certaines se rendent à nos arguments et décident de rester, mais je reconnais que c'est fort rare. La plupart réagissent comme vous. Peu d'hommes, nous en avons fait l'expérience, se découvrent un soudain profond amour de la vie rude que l'on mène ici, ni l'urgent besoin de participer à la conquête d'une nouvelle planète. On ne trouve ça que dans les bouquins... Les hommes préfèrent retourner chez eux, ,mais bien peu refusent de nous aider une fois revenus sur la Terre.

« De quelle façon ?

« En devenant nos recruteurs. C'est très amusant. Vous mangez, vous buvez, vous vous amusez comme vous l'avez toujours fait, sans

davantage de soucis. Quand, par hasard, vous rencontrez un 'garçon qui vous paraît capable de se transformer en pionnier, vous lui parlez de l'aventure que l'on vit en rêve. Neuf fois sur dix, il marche comme vous avez marché. Vous faites avec lui exactement ce que Benz a fait avec vous.

« Benz ! Ce bon à rien était un de vos recruteurs ?

« Un excellent recruteur, même. Voyons ! Piersen, réfléchissez : pensez-vous que nos recruteurs soient des idéalistes ? Pas du tout. Ce sont des gens comme vous, amis de la bonne vie et qui, ayant réfléchi et vu l'autre face des choses, sont ravis de rendre service à la race humaine; du moins, dans la mesure où cela ne leur cause pas le 'moindre embêtement et ne contrarie en rien leur façon de vivre. Vous comprenez? Je pense que vous aimerez vous livrer à un travail de ce genre.

« Je veux bien essayer, finit par dire Piersen après un long moment de réflexion. Mais je ne garantis rien...

« C'est tout ce que nous vous demandons : d'essayer.

« Dans tout cela, une chose m'intrigue : comment parvenez-vous à recruter de nouveaux colons ? Des volontaires, s'entend !

« Eh bien,. Piersen, c'est assez. Drôle !... Figurez-vous qu'au bout d'un certain temps, il est fréquent que nos recruteurs soient curieux de savoir ce qui se passe

« Et alors ?

« Ils reviennent

Piersen sursauta, et, avec emphase, il expliqua :

« Comptez sur moi pour essayer de vous aider, du moins aussi longtemps que cela m'amusera. Mais ne comptez pas que je revienne... Ça, non ! Vous pouvez faire votre deuil de moi en qualité de pionnier, Je suis un citadin, un vrai. J'aime mon confort. Je ne me sens aucun goût pour l'existence que vous menez ici. Elle est faite pour des gens qui aiment l'aventure intrépide, pas pour moi. Ce que je viens de vivre me suffit amplement...

« Cependant, je dois vous faire observer que vous vous êtes fort bien comporté dans la jungle, mon ami.

Piersen se rengorgea un peu.

« Vraiment ?

Le docteur opina gravement de la tête. Toujours debout devant la fenêtre, Piersen laissait son regard, s'attarder sur les champs, les bâtiments, les clôtures et, au-delà de celles-ci, la jungle où il s'était battu et où il avait failli vaincre.

« Vous feriez mieux de ne plus regarder cela-, dit Baintree.

« C'est vrai, soupira Piersen, en pivotant lentement sur lui-même. Je viens.

Il s'éloigna alors de la fenêtre avec un sentiment d'irritation dont il ne parvenait pas à définir la cause.